

# Les Echos

## Guérande, dans les pas de Balzac

Publié le 11/02/05

*La Vie humaine a de beaux moments* », notait Honoré de Balzac (1799-1850), inspiré par une longue promenade en presqu'île guérandaise. Comme Stendhal et Flaubert, premiers « touristes » de la littérature, ce forçat de la plume aimait nourrir ses oeuvres de notes glanées par les champs et les grèves. En ce printemps 1830, il fêtait le succès des « Chouans », premier d'une longue série de 85 romans, et avait rejoint sa maîtresse Laure de Berny en Touraine. Elle lui proposa alors « *le plus poétique voyage qui soit possible en France* ».

Le 4 juin, ils embarquèrent sur un pyroscaphe à Saumur, descendirent la Loire par Angers et Saint-Nazaire, et de là empruntèrent la patache du voiturier Bernus, une sorte de malle-poste brinquebalante pour arriver à Guérande, autant dire au bout du monde. « *Guérande est encore une ville à part, essentiellement bretonne, catholique fervente, silencieuse, où les idées nouvelles ont peu d'accès... Jetée au bout du continent, Guérande ne mène à rien, et personne ne va à elle. Heureuse d'être ignorée, elle ne se soucie que d'elle-même.* » Ainsi lui apparaît-elle. « *Magnifique joyau de la féodalité, fièrement posé pour commander les relais de la mer et les dunes (...), Guérande est enceinte de ses puissantes murailles : ses larges douves sont pleines d'eau, ses créneaux sont entiers, ses meurtrières ne sont pas encombrées d'arbustes, le lierre n'a pas jeté son manteau sur ses tours carrées ou rondes (...), ses fortifications semblent achevées d'hier.* »



A dire vrai, les tours guérandaises sont rondes, et quatre portes, et non trois, comme l'auteur de Béatrix le raconte, en ouvrent l'accès. Peu de temps avant sa visite, la porte de Saillé avait été murée pour protéger les habitants du vent du Sud. Mais hormis ces détails, la cité médiévale n'a pas bougé et ses murailles imposantes se dressent toujours avec la même fierté immuable. Tout en menant hors du centre historique une politique urbaine dynamique qui a porté sa population de 6.000 habitants dans les années 1980 à plus de 15.000 aujourd'hui, la municipalité met un point d'honneur à leur conserver, au prix d'une exigeante politique de sauvegarde menée depuis 1970, cette intimidante intégrité. « *Mis à part le percement de la rue de Saillé au XIXe siècle, la ville close est restée celle que Balzac a connue* », souligne Josik Lancien, le directeur des Bâtiments qui en connaît chaque moellon. C'est hors saison, quand le défilé estival ne rompt plus la paix des pierres, que l'on peut goûter le mieux l'atmosphère austère, presque immobile, qui émut Balzac en son temps.

## **Le sel et le vin**

En faire le tour à pied, le nez en l'air, est déjà un enseignement. Sur un périmètre de 1.434 mètres se dresse, à 10 mètres de hauteur, cette enceinte de granit gardée par une impressionnante armada défensive. Saint-Michel, Saint-Jean, Sainte-Catherine, La Gaudinais, Kerbenet..., six tours la protègent comme autant de géants muets. Avec son logis-châtelet, aménagé en 1450 par François II, duc de Bretagne et père de la duchesse Anne, ses créneaux et ses armoiries, la porte Saint-Michel est de loin la plus imposante. Ses murs hébergent depuis 1928 le musée des Arts et Traditions populaires. Outre la présentation d'une magnifique collection de meubles anciens, il ouvre l'accès au chemin de ronde et au panorama saisissant que les remparts offrent sur les environs.

Côté nord, de la porte Bizienne à la tour Sainte-Anne, les douves, jamais comblées, offrent aux colonies de canards une baignade bien pacifique, entre les saules pleureurs et les peupliers bruissants. Côté sud, entre la porte de Saillé et la tour Saint-Jean, le mail planté d'ormes garde le souvenir du temps où il constituait une défense armée redoutable. Car Guérande, comme Pénélope, fut plus que d'autres courtisée. Vers l'an mille, Gwenn-Rann \_ pays blanc ou pays sacré, en breton \_ était encore un port, dont les falaises granitiques dominaient une vaste baie de 4.000 hectares.

Sa fortune reposait sur le sel et le vin, ces deux denrées primordiales qui se cultivaient à ses pieds, dans les marais salants et le long des coteaux, généreusement ensoleillés. Tonneaux et mulons suscitaient bien des convoitises, qui imposèrent, dès le XIVe siècle, pendant la guerre de succession de Bretagne, l'édification de murailles solides. Ce furent les mêmes derrière lesquelles la jeune duchesse Anne de Bretagne trouva refuge en 1489, à l'âge de douze ans. En souvenir de cet accueil, la future reine de France exempta par la suite les Guérandais de gabelle, l'impôt sur le sel.

Depuis, il n'est pas une maison qui ne se pique d'un petit air aristocrate, y compris même les quatre « chaumières », typiques du XVIIe siècle, que l'on peut encore voir dans la rue de Juiverie, près de la porte Saint-Michel.

## **Le charme austère des manoirs**

Y pénétrer est donc déjà une forme de privilège que le sieur Balzac \_ peu après la parution des « Chouans », il s'arrogea au nom de son talent la particule \_ éprouva pleinement. « *La ville, poursuivait-il, produit sur l'âme l'effet que produit un calmant sur le corps, elle est silencieuse autant que Venise.* » Dans le sillage de sa « dilecta », son élue, il adora ces « *rues presque désertes* », le charme austère des manoirs dissimulés derrière les porches, les silhouettes fantomatiques qui se détachent des piliers et des croisées. Ils logèrent, dit-on, chez Bernus, dans une maison située rue Saint-Michel, à moins qu'ils n'aient choisi la résidence théologale \_ ancien presbytère reconnaissable à ses frontons fleurdelysés \_, sise place du Vieux-Marché. Le jeune homme, accompagné de la dame, de plus de vingt ans son aînée, fut touché par ce silence hautain, au point de faire de la cité endormie le premier des personnages du roman « Béatrix », paru en 1839-1845, version épurée des amours de Franz Liszt et Marie d'Agoult, dont l'intrigue se déroule entre Guérande et Paris. Comme la Femme parfaite que recherche Calyste du Guénic, le jeune héros du livre, il lui confère une pureté idéale, qui relève du paradis perdu, « *comme une femme divine que vous avez entrevue dans un pays étrange et qui s'est logée dans un coin du coeur* ».

L'hôtel du Guénic, où le jeune héritier grandit, est sans doute un condensé imaginaire des nombreux manoirs \_ la Prévôté, la Grillère, le Tricot... \_ serrés dans l'ombre protectrice des venelles. Deux traits caractéristiques l'ancrent dans la rigoureuse organisation de la ville : situé dans une ruelle, il jouit d'un vaste jardin. Aujourd'hui encore, la surprenante part des espaces verts, potagers et vergers, explique l'absence de larges rues. Où que l'on chemine à travers ce réseau étroit, on finit toujours par buter sur les piles larges et grises de Saint-Aubin, édifiée sur les bases d'un ancien baptistère mérovingien fondé par Waroc'h (577-594), prince vannetais. Balzac ne s'est pas intéressé à cette imposante collégiale où les éléments romans se mêlent aux traits du plus pur gothique flamboyant.

## **Une chouette singulière**

Sous le porche latéral, une singulière petite chouette sculptée déploie ses ailes, tandis que, place de la Psalette, la très rare chaire à prêcher extérieure abrite deux angelots souffleurs, voisins d'une glaçante figure d'Ankou, l'effigie bretonne de la mort. En labyrinthe à travers la ville, on croise encore rue de

Saillé quelques frontons ornés de palmes et de lauriers, une chapelle des Templiers, des fenêtres à gorges et à griffes, d'étonnants acrotères en forme de bonshommes, de chiens ou de béliers, tout un petit peuple de pierre qui semble s'amuser à piquer la curiosité du passant. L'histoire pèse partout de tout son poids, de la place du Pilori entourée de ses maisons à pans de bois, où un puits a remplacé le poteau de torture, à la façade masquée de l'ancien hôpital Saint-Jean (XIV<sup>e</sup> siècle) et jusqu'à la chapelle Notre-Dame-la-Blanche (XIII<sup>e</sup>) où fut signé le 4 avril 1381 le traité qui mit fin à la guerre de Succession de Bretagne (1341-1364) entre le roi de France et le duc de Bretagne.

Tant de regards en coin finirent sans doute par devenir pesants pour Honoré de Balzac et Laure de Berny. Imagine-t-on dans cette ville close où chacun se connaît et s'épie la curiosité que pouvait éveiller l'alliance étrange d'un jeune homme de trente ans à peine et d'une femme de plus de cinquante, déjà mère de 8 enfants... Comme Calyste, s'échappant de la pression trop forte pour vivre une vie de passion, quittant l'univers minéral de la ville close, les amants descendirent ensuite vers les marais et la Côte Sauvage.

Une expédition plus dépayssante encore pour ces âmes en quête d'ailleurs et de mystère. « *Le chemin qui mène au bourg de Batz, raconte-t-il, n'était pas tracé, il suffisait d'un coup de vent pour effacer les marques que laissaient les pieds des chevaux ou les jantes de charrette.* » Là, la découverte des salines leur parut aussi exotique qu'un « *désert d'Afrique bordé par l'océan* » avec les paludiers faisant croire à « *des Arabes vêtus de leurs burnous* », tout comme la tour de Batz, dressée, « *telle une pyramide, si poétiquement ornée qu'elle permettrait à l'imagination d'y voir les ruines d'une grande ville asiatique* ».

L'émerveillement du voyageur, qui tutoie pour la première fois l'océan, apparaît plus encore dans ses descriptions salines. Dans « *Un drame au bord de la mer* », nouvelle publiée en 1834 qui devait à l'origine former un chapitre de « *Louis Lambert* », les promenades des deux amants \_ pour l'occasion, Balzac s'exprime à la première personne et rebaptise sa bien-aimée Pauline \_ prennent largement le pas sur le récit un peu grandiloquent de Cambremer, père maudit assassin de son fils dévoyé. « *Nous allâmes en silence le long des grèves. Le ciel était sans nuages, la mer était sans rides, d'autres n'y eussent vu que deux steppes bleues l'une sur l'autre. Qui n'a pas savouré dans les plaisirs ce moment de joie illimitée où l'âme semble s'être débarrassée des liens de la chair et se trouver comme rendue au monde d'où elle vient ? Nous allions ainsi...* »

### **En un seul mot : sacré**

Des années plus tard, après un autre séjour au bourg de Batz en 1836, Balzac voulu retrouver l'envoûtement de ce pays où la mer se mêle à la terre. Il le décrit longuement dans « *Béatrix* », dont il écrit la première version entre 1838 et 1839. La Chartreuse de Camille Maupin est posée au bord des marais. Femme libre et esprit rebelle, comme George Sand qui lui servit de modèle, elle voue une passion farouche à cet espace sauvage où tout peut arriver. Assailli par la vague balnéaire, le désert a reculé partout sur les dunes, de La Baule au Croisic, mais entre Batz et Guérande, tout autour des 2.000 hectares de ce site façonné depuis plus de mille ans par les paludiers, l'architecture de terre des marais salants continue de répondre à l'architecture de pierre de Guérande. Il faut en longer, par une belle journée d'hiver, la digue de pierre qui borde et protège les salines des assauts de la mer pour en lire les correspondances secrètes. L'été, les étroites routes qui serpentent au milieu des vasières grouillent d'une incessante activité cependant que les mulons de sel étincellent au soleil. L'hiver, la vie se fait discrète, mais la mosaïque fascinante des salines joue toujours avec les reflets du ciel capricieux. A l'abri des étiers et des roselières, aigrettes, hérons et autres foulques forment des ballets aériens. Et, comme pour souligner les impressions orientales relevées par Balzac en son temps, depuis peu, des ibis sacrés échappés d'un parc zoologique ont fait colonie ici. Alors que la plupart des marais qui alimentaient jadis la France et l'Europe ont disparu, ceux de Guérande, les plus septentrionaux d'Europe, forment une exception, un des rares exemples, fragile, d'équilibre, dont la coopérative installée à Pradel est la garante. Ici aussi, le temps n'a pas de prise et le Sel, symbole d'alliance, cadeau sacré des nomades, est là pour rappeler à ceux qui vont jusque dans les bassins où il naît, la patience et le goût du voyage. Car ici, tout est symbole, et le créateur de « *La Comédie humaine* » ne s'y est pas trompé, lui qui flairait dans cette province « *quelque chose d'inexplicable, de grandiose qu'on ne peut définir que par le mot sacré* ».

